

La Mort de la Phalène [The Death of the Moth] ⁽¹⁾

Il est impropre d'appeler papillons de nuit les papillons de nuit qui volent aussi le jour ; ils n'ont pas le pouvoir d'exacerber cette sensation d'obscurité nuit d'automne et de lierre en fleur que la noctuelle ⁽²⁾ la plus commune qui s'endort dans un pli du rideau, ne manque jamais de faire monter en nous. Ce sont des créatures hybrides, ni gais comme les papillons de jour, ni sombres comme le sont



ceux de leur propre espèce. Néanmoins, ce spécimen-ci, ⁽³⁾ avec ses ailes étroites couleur jaune paille, aux bords festonnés de la même couleur, semblait très heureux d'être en vie. C'était un matin agréable de mi-septembre, doux et bienfaisant, mais soufflant un air plus vif que pendant les mois d'été. La charrue était déjà en train de creuser ses sillons dans le champ en face de la fenêtre, et là où le soc était déjà passé, la terre était aplatie et luisait de moiteur. Il y avait une telle vigueur qui déferlait venant des champs et de la colline un peu plus loin qu'il était difficile de garder les yeux totalement fixés sur le livre. Les corbeaux freux aussi avaient commencé à célébrer une de leurs fêtes annuelles ; ils s'envolaient à l'assaut de la cime des arbres jusqu'à ce que l'on eût dit qu'un vaste filet parsemé de milliers de nœuds noirs, avait été lancé dans les airs ; puis ce dernier, après un petit moment, retombait lentement sur les arbres de sorte que chaque brindille semblait avoir un nœud à son extrémité. Puis, tout à coup, le filet était à nouveau projeté dans les airs en formant, cette fois-ci, un cercle plus large, accompagné d'une clameur et de vociférations portées à leur comble, comme si, le fait d'être

¹ Le terme *moth* signifie en anglais à la fois *mite* et *papillon de nuit*, y compris certaines espèces qui volent aussi le jour. Cela pose un problème pour la traduction.

² Le Hibou (*Noctua pronuba*), aussi appelé la Noctuelle fiancée, la Triphène fiancée ou la Fiancée

³ Peut-être la Phalène picotée (*Ematurga atomaria*) qui vole le jour

lancé en l'air et de retomber doucement sur la cime des arbres était la plus excitante des expériences.

La même énergie qui inspirait les freux, les laboureurs, les chevaux, et même, apparemment, les maigres collines au dos nu, poussait le papillon à voler d'un bord à l'autre de son carreau de fenêtre à lui. On ne pouvait s'empêcher de le regarder. C'est vrai qu'on était conscient de ressentir une curieuse sensation à son endroit. L'éventail des plaisirs semblait ce matin-là si large, si varié que de ne jouer qu'un rôle de papillon dans la vie, et de plus, un rôle de papillon de jour, apparaissait comme un destin cruel, et l'enthousiasme qu'il mettait à jouir de ces maigres opportunités du mieux qu'il pouvait, était pathétique. Il volait vigoureusement jusqu'à un des coins de son carré, et, après une seconde d'arrêt, traversait la zone en volant jusqu'à l'autre coin. Que pouvait-il faire d'autre que de voler jusqu'à un troisième coin et puis à un quatrième ? C'est tout ce qu'il était capable de faire, malgré l'étendue des collines, la vastitude du ciel, les lointaines fumées des maisons, et, de temps à autre, la voix romantique d'un vapeur voguant au large. Ce qu'il était capable de faire, il le fit. À le voir, on avait l'impression qu'une fibre, très ténue mais pure, de l'énorme énergie du monde, avait été insérée dans son corps minuscule et frêle. Aussi souvent qu'il traversa le carreau, je m'imaginai, à chaque fois, qu'un filet de lumière vitale se matérialisait. Il n'était pratiquement rien, sauf de la vie.

Cependant, parce qu'il n'était qu'une forme si petite et si simple de l'énergie qui s'engouffrait par la fenêtre ouverte et qui se frayait un chemin à travers tant de couloirs étroits et enchevêtrés de mon propre cerveau et de ceux d'autres êtres humains, il émanait de lui quelque chose de merveilleux et pas seulement pathétique. C'était comme si quelqu'un avait pris une minuscule perle de vie pure et, après l'avoir parée, aussi délicatement que possible, de duvet et de plumes, l'avait fait danser et zigzaguer pour nous montrer ce que c'est vraiment que la vie. Exposée de cette façon, on ne pouvait échapper à son côté étrange. On a tendance à oublier tout ce qui fait la vie, à la voir ainsi, se faire imposer des tâches, des injonctions, des contraintes, des obstacles, si bien qu'elle doit se mouvoir avec beaucoup de circonspection et de dignité. Encore une fois, l'idée de ce que la vie aurait pu être pour lui, s'il avait pu naître sous une autre forme quelle qu'elle fût, tendait à faire ressentir vis-à-vis de ses activités simples, une sorte de pitié.

Au bout d'un moment, apparemment fatigué par sa danse, il s'installa sur le rebord de la fenêtre au soleil, et, l'étrange spectacle ayant pris fin, j'oubliai jusqu'à sa présence. Puis, comme je levai les yeux, mon regard tomba sur lui. Il essayait de reprendre sa danse, il semblait soit trop raide, soit trop maladroit pour y arriver, et il ne put que voler jusqu'au bas du carreau ; et lorsqu'il tenta de s'envoler pour le traverser, il n'y parvenait pas. J'étais concentrée sur autre chose, je suivis ces futiles tentatives pendant un moment sans y prêter vraiment attention, attendant inconsciemment qu'il reprenne son vol, comme lorsqu'on attend qu'une machine, qui s'est arrêtée quelques instants redémarre, sans se préoccuper des

causes de la panne. Après peut-être un septième essai il glissa sur le rebord en bois et tomba, en battant des ailes, le dos sur le rebord de la fenêtre. L'impuissance qui caractérisait son attitude réveilla mon attention. En un éclair, je me rendis compte qu'il était aux prises avec d'énormes difficultés ; il ne pouvait plus se redresser ; il agitait ses pattes en vain. Mais, comme je tendais vers lui un crayon, avec l'intention de l'aider à se remettre debout, je compris soudain que l'échec et la maladresse voulaient dire que la mort approchait. Je reposai le crayon.

Il y eut un dernier mouvement de ses pattes. Je regardai autour de moi, comme si je cherchais l'ennemi contre lequel il se battait. Je regardai dehors. Que s'était-il passé dehors ? Il était probablement midi, et le travail des champs s'était arrêté. L'immobilité et le silence avaient remplacé l'animation du matin. Les oiseaux avaient pris congé pour aller s'alimenter dans les ruisseaux. Les chevaux ne bougeaient pas. Mais l'énergie était quand même là, accumulée dehors, indifférente, impersonnelle, ne s'attachant à rien en particulier. D'une certaine façon, elle s'opposait au petit papillon de nuit couleur paille. Inutile de tenter quoi que ce soit. On ne pouvait qu'observer les efforts extraordinaires faits par ces toutes petites pattes pour contrer la force d'un destin à l'approche, qui aurait pu, si tel avait été son choix, engloutir une ville entière, pas simplement une ville, mais des masses d'êtres humains ; rien, je le savais bien, n'avait aucune chance contre la mort. Et cependant, après une pause due à l'épuisement, les pattes s'agitèrent à nouveau. C'était admirable ce dernier refus, et si frénétique qu'il réussit à se remettre sur ses pattes. On ne pouvait bien entendu se ranger que du côté de la vie. En outre, quand personne n'était là pour compatir ou en être conscient, cet effort gigantesque de la part d'un petit papillon de nuit insignifiant, contre une force d'une telle magnitude, le fait de garder au fond de soi ce à quoi personne d'autre n'attachait d'importance ou n'avait aucune envie de garder en mémoire, s'accompagnait d'une étrange émotion. Encore une fois, d'une certaine manière, on voyait la vie, une perle pure. Je repris le crayon, sachant bien pourtant qu'il serait inutile. Mais alors que j'esquissai ce geste, les signes incontestables de la mort apparurent sans ambiguïté. Le corps se détendit, et se raidit aussitôt. La lutte avait cessé. La petite créature insignifiante venait de faire connaissance avec la mort. Tandis que je regardais le petit papillon mort, ce minuscule triomphe, accompli comme en passant, par une si grande force aux dépens d'un adversaire de si peu de poids me fit m'émerveiller. Tout comme la vie avait paru étrange quelques minutes auparavant, la mort elle aussi était maintenant tout aussi étrange. Le papillon revenu à présent à l'endroit gisait fort décemment, serein et semblant accepter son sort. O, oui, semblait-il dire, la mort est plus forte que moi.

Virginia Woolf, *Selected essays*, trahie et illustrée par **Rick Otterway**.